

LE SCHÉMA ET LES FORMES SYMBOLIQUES : UNE « ARCHEOLOGIE PHILOSOPHIQUE » DU SCHÉMA DANS LA PENSÉE BIBLIOLOGIQUE ¹²

Gustavo Silva Saldanha

Introduction

L'objectif de cette recherche est de relever les indices d'une sorte d' « archéologie philosophique du schéma », dans ce qui s'impose aujourd'hui comme philosophie de l'information. D'emblée, la critique de la lignée traditionnelle de cette philosophie, radicale au sens de technocratie numérique ou de cognitivisme « original », s'inscrit ici dans une part importante de son argumentation. Ce que nous traitons comme philosophie de l'information peut, dans le cadre du déploiement de la pensée frohmannienne (Frohmann, 2004), être abordé par la philosophie du document ou, même, par la philosophie des enregistrements des connaissances, ou, tout simplement, par la philosophie du livre, pour respecter le discours du XVIII^e siècle de Stéphane Mallarmé

¹² Originalmente publicado em: SALDANHA, G. O esquema e as formas simbólicas: uma 'arqueologia filosófica' do esquema no pensamento bibliológico. **Anais III Colóquio Científico Internacional da Rede MUSSI**. Salvador: Rede MUSSI, Universidade Federal da Bahia, 2014.

Republicado em: SALDANHA, G. O esquema e as formas simbólicas: uma "arqueologia filosófica" do esquema no pensamento bibliológico. **Revista Tempo Brasileiro**, n. 203, out-dez, 2015.

Agradecemos aos editores da revista Tempo Brasileiro pela autorização para a republicação.

Tradução do autor.

Revisão de Viviane Couzinet.

(2010). L'accent est mis sur la compréhension d'une manière de penser les pratiques et les résultats des pratiques de production, de préservation, d'organisation, de diffusion et d'appropriation d'artefacts qui fusionnent les idées de connaissance et de ses enregistrements. Cette focalisation dialogue objectivement avec la tradition néodocumentaliste des vingt dernières années, structurée dans la « relecture » de la pensée de Paul Otlet et directement influencée par les notions de matérialité, d'institutionnalité et de culture.

La réflexion s'inscrit dans deux orientations complémentaires des projets en cours : a) une approche du et pour le langage comme présumé à la réflexion philosophique des études de l'information ; b) une sorte de ce que nous appelons « géographie conceptuelle », c'est-à-dire l'étude des relations entre les sujets et la matérialité des continents et des contenus documentaires, ainsi que la dynamique interne et externe des formations et des mouvements de concepts dans les soubassements de production de connaissances de chaque « communauté intercognitive » – dans notre cas, l'épistémologie de la Science de l'Information (SI) et sa communauté. Un axe central coexiste entre ces deux directions : une « épistémologie historique » conférée par l'approche par le langage et une « géoconceptualité » conférée par sa condition socio-culturelle ouverte.

La méthode est le résultat des processus d'appropriation de la méthodologie philosophique de la pensée wittgensteinienne (Wittgenstein, 1979; 1992a; 1992b). Autrement dit, il s'agit de réfléchir à la construction de « langages primitifs » des domaines scientifiques ou simplement de communautés de savoirs et de leurs langages spécialisés. Dans un premier temps, le langage est considéré comme un mode de production et d'expression des « familiarités » de chaque groupe d'individus intercognitifs, que ce groupe soit académique ou non. Dans un deuxième temps, il s'agira de ce que nous chercherons à déterminer comme une sorte de « géographie conceptuelle » : l'art bibliographique de comprendre

les mouvements conceptuels d'un domaine épistémologique, ses « sphères » (positions hiérarchiques dans le temps et l'espace), ses « dynamiques » (déplacements et stagnations) et ses « séismes » (propagations de son hypocentre vers ses épïcètres). Les sphères sont les zones où s'enrichissent et se dispersent les fragments conceptuels, ici ou là, appropriés et élaborés comme concepts. Ils peuvent être interprétés en fonction de leur position dans les livres, revues scientifiques, lettres et autres enregistrements des savoirs de chaque communauté.

Les séismes sont responsables de vibrations soudaines et passagères qui nécessitent l'analyse des hypo et des épïcètres. Les hypocentres, ou foyers sismiques, ou régions abyssales intérieures d'où commencent les ruptures de libération d'énergie, représentent les enregistrements et/ou les concepts qui inaugurent le principe des mutations épistémiques dans le domaine. À leur tour, les épïcètres, ou points à la surface de la « terre épistémique » qui recevaient et distribuait les énergies, représentent le lieu de dissipation et de reproduction des élaborations conceptuelles tissées en interne.

Le domaine de ce que nous appelons « l'épistémologie historique » (qui rassemble la réflexion épistémologique à partir et sur le langage et l'étude de la « géographie conceptuelle ») répond donc également à une exploration de méthodes et d'approches du champ informationnel. Dans le cas présent, il s'agit d'identifier dans la Bibliographie et dans son rôle socio-épistémique, des éléments méthodologiques de compréhension de la réalité sociale. La notion de « schéma » et ses fragments sont ici au centre de notre attention. Notre principal intérêt est de délimiter les hypocentres de ce concept, pour comprendre son développement futur dans la construction de la « troisième voie bibliologique » dans la génération de Robert Estivals, en France, au milieu du siècle dernier.

Une introduction au concept de « schéma » : de Kant aux formes symboliques cassiriennes

Le schéma peut être considéré comme l'un des éléments abyssaux de la pensée informationnelle. Il est présent comme processus cognitif et manifestation socioculturelle dans les pratiques de classification et dans leur présentation – les schémas de classification eux-mêmes. Chez Paul Otlet (1934, p. 222), la recherche du « langage schématique » est la direction finale pour l'ensemble du projet bibliologique : « L'art d'établir des schémas (la schématique) doit devenir une branche de la bibliologie : elle est, en tant que celle-ci la théorie de l'enregistrement et de l'exposé méthodique des connaissances scientifiques ». Cette recherche intègre directement le développement d'une épistémologie de la science de l'information : la réflexion du domaine, si elle est reconnue dans certains discours (partiels) qui soulignent sa recherche de compréhension de la production de connaissances scientifiques à tous les niveaux, retrouve objectivement l'idée otletienne de schéma. Nous cherchons à montrer comment le schéma est un fragment conceptuel dans différents contextes, temps, espaces et mode d'appropriation de la pensée informationnelle.

En philosophie, Kant s'est chargé d'aborder conceptuellement, dans un premier temps, l'idée de schéma. Au début, sa signification répondait à la forme ou à la figure. Dans la pensée kantienne, il représente un élément intermédiaire entre les catégories et les données sensibles. Sa fonction serait d'éliminer l'hétérogénéité des deux éléments de synthèse, qu'ils soient généraux comme la catégorie ou temporels comme le contenu de l'expérience. Ce schéma, compris chez Kant comme un « schéma transcendantal », permet à l'imagination de créer l'image d'un concept (discours de la *Critique de la raison pure*). En général, les schémas ne sont rien d'autre que des déterminations du temps et constituent des phénomènes ou des concepts sensibles d'objets dans une catégorie déterminée (Abbagnano, 2007, p. 416). À son

tour, le « schématisme » kantien représente le comportement intellectuel d'analyse par des schémas.

Pour Japiassu et Marcondes (2006, p. 93), le schéma représente, dans la théorie de la connaissance de Kant, l'élément qui permet d'appliquer des concepts purs de compréhension (les catégories) à l'expérience, il est donc un élément médiateur entre compréhension et sensibilité. Cette représentation médiatrice est le schéma transcendantal. C'est un produit de l'imagination, même si ce n'est pas une image. Autrement dit,

les concepts purs de l'entendement, chez Kant, sont hétérogènes, des intuitions et plus encore des intuitions sensibles. Mais ces concepts doivent s'appliquer, d'une certaine manière, aux phénomènes pour que les jugements formulés à leur sujet aient un caractère universel et nécessaire (c'est-à-dire contiennent un élément *a priori* sans lequel une science de la nature ne serait pas possible). Cela pose ce que Kant appelle le problème de la subsumption des intuitions dans des concepts purs. En bref, nous devons étudier comment les concepts purs de compréhension (catégories) peuvent être appliqués à l'expérience. Kant souligne qu'il doit y avoir un élément homogène, d'une part, d'apparence, pour que l'application du premier au second devienne possible. C'est un élément médiateur, une représentation médiatrice qui est, sous un aspect, intellectuelle et, sous un autre aspect, sensible. Cette représentation est le schéma transcendantal. (Ferrater Mora, 1978, p. 92, notre traduction)

On voit donc que, selon Kant, le schéma est un produit de l'imagination, mais non une image. C'est un concept qui répond à l'idée d'une procédure universelle d'imagination qui rend possible l'image finale du concept. À son tour, l'image est déjà un produit de la faculté empirique de l'imagination dite productive (Ferrater Mora, 1978).

Alors que « l'image est un produit de la faculté empirique de l'imagination reproductive », le « schéma des concepts sensibles, comme des figures dans l'espace, est un produit et, pour ainsi dire, un monogramme de la pure imagination *a priori* » à travers lequel on rend les images possibles. Des exemples de schémas sont : le schéma de grandeur (la quantité, en tant que concept de compréhension, est le nombre - en tant qu'unité due à l'engendrement du temps au cours de l'appréhension de l'intuition - ; le schéma de substance est la permanence du réel dans le temps ; le schéma de nécessité est l'existence permanente d'un objet ; le schéma de causalité est la succession temporelle du divers selon une règle) (Ferrater Mora, 1978, p. 92, notre traduction).

Chez le néo-kantien Cassirer (2011, p. 254), l'idée de schéma, issue de Kant, a un impact objectif sur la Philosophie. Le schéma (comme le « schéma de l'espace ») permet à la conscience de « conquérir la possibilité d'une nouvelle orientation, en obtenant une direction spécifique de vision mentale, à travers laquelle toutes les formes de réalité objective et objectivée sont transformées ». Ainsi, les « schémas transcendants », qui garantissent la relation entre compréhension et sensibilité, sont des déterminations temporelles *a priori* données au travers de règles. A travers des schémas, la notion d'ordre et le concept générique de temps, par exemple, sont définis. Il existe cependant une nette différence entre schéma et image, puisque l'image est le produit d'une faculté empirique d'imagination productive, tandis que le schéma de concepts sensoriels est un produit, voire un monogramme, de l'imagination pure *a priori*, par lequel et d'après lequel les images sont initialement possibles (p. 276).

« [...] un fondement commun à ces antinomies et apories semble être constitué par le fait que ni la métaphysique ni l'épistémologie n'ont observé les limites rigides démontrées et imposées par Kant dans sa distinction entre « image » et « schéma ».

Au lieu de relier les images sensorielles au « monogramme de l'imagination pure », elles ont succombé à plusieurs reprises à la tentation de vouloir « expliquer » l'imagination par des déterminations purement sensorielles. Ce qui rend cette tentation encore plus forte et plus menaçante, c'est le fait qu'elle est continuellement renouvelée *et alimentée* par un pouvoir fondamental et positif, le pouvoir de la langue ». (Cassirer, 2011, p. 277, notre traduction)

Nous nous intéressons particulièrement à la pensée cassirienne pour comprendre la relation entre les figurations possibles du « schéma transcendantal » et sa présence dans la pensée bibliologique en tant que « schéma cognitif » et « schéma symbolique », fondé sur le supposé « pouvoir du langage ». Cette approche vise à la fois à dépasser le point de vue transcendant kantien, et se rapproche, sans l'intégrer directement, de la position néo-kantienne d'Ernst Cassirer visant à comprendre la pensée schématique dans les études informationnelles.

Ernst Cassirer, dans sa *Philosophie des formes symboliques*, établit une manière distincte de comprendre l'homme, fondée sur le langage. Il reconsidère la relation entre mythe et philosophie, démontrant comment toutes les pratiques humaines sont le résultat d'une certaine « formation symbolique », immergée dans des « systèmes symboliques » qui déjà « prescrivent » des « méthodes et techniques » de construction des connaissances. Pour l'entreprise, sa *Philosophie des formes symboliques* est divisée en trois livres. Dans le premier, cherchant à établir son concept de « forme symbolique » il se concentre sur le langage (2001). Ce qui ressort ici est la tentative de vérifier, à la manière des philosophes du langage, la présence du concept central de cette pratique philosophique, le « langage » lui-même, dans l'élaboration de la pensée de chaque philosophe, à partir de l'idéalisme grec et jusqu'au développement de la linguistique au XIXe siècle. Ce qui montre l'importance accordée par Cassirer (2001, p. 387) à la relation entre production de connaissances, symbolisme et langage.

Tissant les analyses pour la (re)construction d'une philosophie du mythe – principalement des relations perdues entre philosophie et mythe –, Cassirer (2011) avance vers une argumentation plus dense et plus directement épistémologique de sa pensée : dans le troisième volume de sa *Philosophie des formes symboliques*, il cherche, selon une « phénoménologie de la connaissance », à démontrer la validité de la connaissance symbolique et ses formes de constitution de la pensée elle-même. Ici, langage, mythe et art sont directement appelés « formes symboliques », desquelles dérivent les autres (formations et formes symboliques). La « philosophie des formes symboliques », consacrée à une critique de la théorie kantienne de la connaissance, ne regarde pas « exclusivement et au premier plan le domaine des concepts purement scientifiques et exacts du monde, mais toutes les directions de la compréhension du monde » (Cassirer, 2011, p. 29). Ce mouvement suggère ici un rapport direct avec une diversité conceptuelle et préconceptuelle (ré)élaborée en permanence dans le cadre d'une communauté académique.

Achevée en juillet 1929, la *Phénoménologie de la connaissance* de Cassirer (2011, p. 29) affirme que le point de vue philosophique dont il est question « cherche à saisir cette compréhension dans sa multiplicité de formes, dans sa totalité et dans la distinction interne de ses manifestations ». Pour lui, un tel « processus de compréhension du monde n'apparaît jamais comme une simple acceptation, comme une simple répétition d'une structure donnée de la réalité, mais il contient en soi une libre activité de l'intellect » (Cassirer, 2011, p. 29). La conception de l'approche de la philosophie des formes symboliques établit que la connaissance symbolique permet son propre sens pour l'appréhension du monde des objets. Connaître le caractère symbolique des choses, y compris des concepts, n'établit pas de conflit avec une quelconque validité objective pouvant être identifiée. Au contraire, selon la vision cassirienne, « elle constitue un facteur de cette même validité et de son fondement » (Cassirer, 2011, p. 44).

Résultat de la synthèse des trois volumes de la *Philosophie des formes symboliques*, le livre *Essai sur l'homme : introduction à une philosophie de la culture humaine*, est devenu une sorte d'index de la théorie cassirienne de la connaissance. Le philosophe allemand présente ici la maxime répétée selon laquelle l'homme est défini comme un animal *symbolicum* et non comme *rationale*. Ce point de vue renvoie à la critique épistémologique idéaliste et rationaliste, qui établit que l'homme ne vit pas seulement dans un monde physique, mais dans un monde substantiellement symbolique. Les hypothèses précédemment élaborées sont condensées dans l'*Essai*, comme c'est le cas pour la critique mythologique : « La rationalité est de fait un trait inhérent à toutes les activités humaines. La mythologie elle-même n'est pas une masse grossière de superstitions et d'illusions rustres. Elle n'est pas simplement chaotique, car elle a une forme systématique ou conceptuelle » (Cassirer, 1994, p. 49). L'idée que l'homme est, fondamentalement, une sorte d'être symbolique permet d'ouvrir les marges pour comprendre l'identification du schéma comme concept abyssal dans le domaine informationnel.

Le schéma dans la pensée bibliologique: extraction des racines philosophico-empiriques

L'art de l'écriture et celui du dessin ont des rapports étroits, par exemple : la miniature et l'ornementation médiévale (Otlet, 1934, p. 58)

Le concept de schéma, comme dit précédemment, occupe une place hypocentrique, et est lancé dans des épicycles dans différents contextes du champ informationnel. Paul Otlet prévenait déjà, dans son *Traité* (1934, p. 79), de la nécessité d'établir un langage schématique commun, qui consisterait en la construction d'une expression schématique pour exposer toutes les idées ou consensus - le « schéma » -, également comme possibilité de découverte de quelque chose de nouveau dans un processus de

construction, que ce soit comme ajout ou même comme modification. La « schématique », représentant la théorie de l'enregistrement et de l'exposition méthodique des connaissances scientifiques, devrait ainsi devenir une branche de la bibliologie. Ce mouvement a une importance directe à la fois dans la constitution d'un espace de discussion scientifique (Estivals, 2005), et d'un espace de création artistique (Estivals, 2007).

Dans le sens de notre « géographie conceptuelle », on note comment se déroule le processus d'appropriation et de discussion autour du schéma dans le passage de Gabriel Peignot (une des premières bases du discours, sorte d'hypocentre à partir duquel se multiplient les déterminations sur le schéma), à une vaste appropriation, objectivement dispersée chez Paul Otlet, constitutive d'une large extension géo-humaine de la production de savoir depuis la génération de Robert Estivals, au milieu du XXe siècle et qui se poursuit de nos jours.

Estivals (1981, p. 122) part de Paul Otlet – dans ses mots oubliés depuis quelques décennies –, affirmant que sa pensée théorique était encore ouverte. D'une certaine manière, tandis qu'un domaine – dans le monde anglophone en grande partie – s'est concentré sur la notion d'information au sein de l'organisation des savoirs, le monde francophone a (ré)élaboré d'autres objets. Pour comprendre les circuits de l'écriture et des documents, Estivals (1981) utilise l'analyse marxiste ainsi qu'une perspective historique. Son objectif est de démontrer que les systèmes d'écriture et du document sont dialectiquement contradictoires et complémentaires. Au sein du Groupe de recherche français, Estivals (1981) distingue deux visions du monde : les bibliologues considèrent l'écriture comme un produit de l'expression de la subjectivité humaine, fondé sur un système de signes ou d'écrit. L'écriture se fait à travers différents processus et peut également être reproduite. Le document destiné aux bibliologues est, quant à lui, « tout message fixe, manuscrit, imprimé » (Estivals, 1981, p. 214).

Du point de vue de la Documentation et de l'Information, à laquelle participeront Jean Meyriat et Pierre Albert, « un document n'existe comme tel qu'à partir du moment où il trouve un utilisateur. Avant cela, ce n'est pas un document. Même un journal, en soi, n'est pas, aux yeux du documentaliste, un document. Son avènement en tant que document ne résulte que de l'utilisation effective qu'en fait un être humain (il l'a recherché, localisé, utilisé). (Estivals, 1981, p. 214)

Il y aurait donc une distinction entre Documentation et Bibliologie. La documentation travaillerait sur la relation entre consommation et usage. La bibliologie travaillerait avec la notion de création. Les discussions françaises, selon Estivals (1981, p. 214), ont conduit les bibliologues à se rallier à la vision documentaliste (Estivals, 1981, p. 125). Cette contradiction – Bibliologie et Documentologie – recèle, selon Estivals (1981), des conceptions distinctes dans le champ philosophique, pointant, l'une le domaine bibliologique, vers une vision essentialiste, l'autre la sphère documentologique, vers une vision nominaliste et pragmatique.

Dans le monde bibliologique, l'auteur écrit ses idées dans un texte manuscrit qui sera éventuellement reproduit. Les savoirs s'inscrivent au travers de signes écrits, sur un support. Le texte naît dans un but de communication à distance, complétant le discours verbal – qui se perd facilement – et retient en lui les idées à transmettre. La meilleure preuve est que, connaissant le même code social, celui qui le reçoit sera capable de le déchiffrer. On se souvient qu'il existe dès lors une série d'études allant de Humbolt à Roubakine (psychologie bibliologique) sur les processus de transmission et de déchiffrement. Une telle conception est essentialiste : la connaissance implicite dans le texte. P. Albert dira qu'il y est mémorisé. (Estivals, 1981, p. 125, notre traduction)

À son tour, du point de vue de la documentation, l'écriture peut être préservée dans des institutions spécifiques, telles que les bibliothèques et les musées. Cependant son existence n'est donnée que dans la relation avec un récepteur qui, au contact, en extrait des informations utiles. Il n'y a de connaissance qu'au moment de l'utilisation. Pour Estivals (1981, p. 126), « cette conception est assez nominaliste au sens de la critique médiévale des universalistes. Il n'y a de connaissance que pour soi-même ». Les deux approches mèneraient à deux philosophies distinctes : respectivement l'idéalisme et le pragmatisme.

Estivals (1981) différencie les circuits écrits et documentaires. L'écrit a une vie dans le cycle d'édition, correspondant à une industrie culturelle distincte, apparaissant dans les statistiques nationales comme une catégorie indépendante, comme l'industrie mécanique ou la sidérurgie. On retrouve ici, selon l'auteur, l'originalité d'œuvres comme celles de Bernard Miège et d'Armand Mattelart. Vient ensuite la projection de catégories économiques, telles que la conception, la production, la distribution et la consommation. « On observe donc la spécificité de l'écriture, où la notion de consommateur se transforme en celle de lecteur, qui ne détruit pas le produit acheté » (Estivals, 1981, p. 130).

Malgré les transformations liées aux services de documentation spécialisés, la philosophie du livre d'Estivals (1981) reconnaît que, même dans le monde informatisé, l'écrit – notamment dans les périodiques – reste prédominant comme information pour les entreprises. Il dérive des études bibliologiques d'Estivals (1981) une vision de la description schématique des connaissances, qui permettrait une dynamique plus large de ces services. Otlet (1934) et Briet (1951) avaient déjà envisagé ce que la vision estivalsienne appelle la « schématisation ».

La description schématique ou iconographique des documents élargit de plus en plus son champ d'action. Les catalogues collectifs commencent à intéresser des *aires géographiques* qui rejoignent

parfois les aires linguistiques. Certains ont atteint des proportions continentales. On peut prévoir qu'avec ou sans normalisation des notices, ou aura dans un temps qui ne sera pas très éloigné, la possibilité d'orienter internationalement les chercheurs de documents. Les annuaires internationaux et les guides spécialisés participent dès à présent à cette orientation mondiale. (Briet, 1951)

La schématisation est liée, chez Otlet (1934, p. 429), à la nécessité de condenser, d'abrégier et de simplifier les connaissances formulées par l'homme, pour les rendre assimilables. Comme le dirait Briet (1951) : « Un schéma devenu classique parmi les documentalistes a rendu sensible aux yeux et à l'esprit les trois plans sur lesquels se réalisent peu à peu le réseau international de la documentation ». La visualisation à travers le développement de moyens de représentation pédagogiques, principalement les moyens que le juriste belge appelle schématiques, représentent une partie de la méthode de construction de ces processus de facilitation de l'assimilation. L'avenir bibliologique – et celui de l'homme – dépendrait, selon la vision d'Otlet, d'une « illustration plus générale », à résoudre par le schéma.

***Schéma* : notes sur le schématisme dans la pensée de Paul Otlet**

Le schéma dans la pensée de Paul Otlet (1934) apparaît sous différentes configurations. Il s'agit d'abord d'un « élément du livre », entendu comme synonyme de diagramme et conceptualisé comme une « reproduction abstraite » (p. 46). Deuxièmement, il est pris comme un élément graphique et, plus précisément, comme un « signe ». Considérant le livre comme une expression de la pensée à travers des signes, le schéma est un type de signe, au même titre que les notations alphabétiques, les signes conventionnels, les idéogrammes (p. 56). Otlet rapproche ici le

« signe schéma » du « tableau synoptique » et des « notations modernes de la Chimie ».

Une autre vision otlétienne est de relier le schéma au contexte dans le cadre de la recherche de notations universelles (langages artificiels à la fois dynamiques et flexibles, formels et pratiques). Avec la classification, ce schéma apporterait une contribution sans précédent à la science, comme c'est le cas avec les développements de la pensée d'Einstein. (p. 76). Le schéma est aussi présent, chez Paul Otlet (1934), dans le domaine de l'illustration du livre, c'est-à-dire dans les « images schématiques », semblable, dans la pensée de l'auteur, aux « motifs décoratifs ». (p. 76)

La pensée d'Otlet (1934) nous apporte des « images schématiques » : distinctes des images qui recherchent une « représentation réelle », comme les images physiques et concrètes, il y a celles qui apportent des « figures idéologiques », des images intellectuelles et abstraites. Il constate imperceptiblement le passage des premières images aux secondes (p. 78). Les images schématiques comprennent les schémas proprement dits, des graphiques et des diagrammes (p. 79).

L'art d'établir des schémas est reconnu par Paul Otlet (1934) comme « Schématique ». Ce serait une branche scientifique de la Bibliologie. Il s'agit donc de la théorie de la compréhension et de l'exposition méthodique (explication) des connaissances scientifiques. (p. 79). Paul Otlet (1934) attire l'attention pour une « marche progressive » de construction d'un « langage schématique commun » qui consiste à : a) trouver une expression schématique de l'exposition de toutes les idées ; b) obtenir un accord collectif sur un schéma; c) faire en sorte que le schéma collectif implique un nouveau travail (p. 79-80).

Tableau: le « schéma » chez Gabriel Peignot

La notion de « schéma » n'apparaît pas objectivement dans la pensée de Gabriel Peignot. Le manque d'explication du terme ne nous conduit pas nécessairement au déni ou à l'identification d'une négligence conceptuelle. La notion de tableau conforte l'argumentation de Peignot dans ce que, dans le futur, au siècle suivant, Paul Otlet et Robert Estivals considéreront comme un schéma.

Par « tableau », image ou description, on entend de manière générique support (d'écriture, comme un tableau noir, ou de tout objet). Le terme répond aussi à un éventuel « tableau » (comme un tableau d'affichage), une œuvre picturale, celle qui est disponible au regard. D'autres significations élargissent le caractère générique de tableau et répondent à l'idée de description orale ou écrite et d'agencement graphique des données. Au sens éditorial, le mot répond à l'idée de composition avec des chiffres ou des textes à travers des colonnes. Dans un sens contemporain, dans le vocabulaire informatique, le tableau représente un ensemble structuré d'informations organisées séquentiellement dans la mémoire de l'ordinateur, comprenant chaque élément pouvant être identifié par son numéro de série ou son index (Larousse, 2014).

Si le terme « schéma » et sa déclinaison évoquée par Estivals n'apparaissent pas chez Gabriel Peignot (1802a, 1802b), en revanche, la notion approximative de tableau se déploie dans le discours de Peignot dans les deux volumes de son *Dictionnaire raisonné de bibliologie*. Elle apparaît (1802a,1802b) du point de vue de l'organisation des idées (notion subjective du schéma), ainsi que de l'énonciation (présentation descriptive) des idées sur un support. Dans son étymologie, *caractere*, verbe grec qui indique sculpter, imprimer, graver, connu plus tard sous le nom de lettre d'un alphabet, Peignot (1802a, p. 139) présente un « tableau approximatif » qui traite de la quantification des lettres (Figure 1).

Figure 1. Exemple d'application du terme « tableau » chez Gabriel Peignot

C A R 143

TABLEAU approximatif du nombre de lettres qui entrent dans la composition d'une feuille.

N O M S des C A R A C T È R E S.	N O M B R E de lettres à la ligne.	N O M B R E de lignes à la page.	N O M B R E de lettres à la feuille.
<i>GRAND IN - QUARTO. Justification de 12 centimètres.</i>			
Gros-romain.	37.	33.	9,768.
Saint-augustin.	45.	39.	14,040.
Cicero.	53.	40.	16,960.
Petit-romain.	65.	58.	30,160.
Gaillarde.	66.	59.	30,952.
Petit-texte.	72.	64.	36,864.

Source: PEIGNOT, G. **Dictionnaire raisonné de bibliologie**, volume I. Paris: Chez Villier, 1802a. p. 143.

L'usage de la notion par Peignot (1802a, 1802b) est intéressante pour reconnaître le potentiel d'appropriation de l'idée derrière le mot. Par exemple, dans la vision peignotienne, on comprend la facilité de synthèse et d'analyse que permettent les « cadres ». Le principe intellectuel de comparaison est objectivement « qualifié » devant le potentiel du tableau. Dans la discussion sur l'usage des personnages, par exemple chez Cicéron, Peignot (1802a, p. 145) souligne que « de telles questions » « peuvent être facilement résolues par ce tableau » (tableau de synthèse comparé de Cicéron).

L'idée de tableau est également utilisée, à différentes époques dans l'œuvre de Peignot (Peignot, 1802a, 1802b), pour identifier le processus abstraitif de reconnaissance et de classification des sciences. C'est le cas de la mention du bibliothécaire Louis-

François Daire, qui aurait composé « un tableau historique des sciences, belles-lettres et arts de la province de Picardie » (Peignot, 1802a, p. 200). Cette notion de tableau comme processus et produit de classification apparaît tout au long de l'ouvrage (que ce soit dans la classification des sciences, ou dans la classification du temps, des langues, de l'histoire, etc.).

Figure 2. Fragment de « tableau » comme classification chez Gabriel Peignot (1802a, p. 216)

216 D A T

*TABLEAU des époques et des ères chronologiques
qui servent de fondement à l'histoire, et qui
sont intéressantes pour la connaissance des
dates, toujours à compter jusqu'à l'an 1800.*

Ère de Brama : les indiens s'imaginent que ce dieu naquit au commencement du pre- mier âge du monde, c'est-à-dire, il y a. . .	15,115,220 ans.
Èpoque de la nature organisée, selon le système de Buffon, il y a juste.	38,873.
Èpoque de la création du monde,	
Suivant la Bible {	
texte hébreu.	5,744.
texte samaritain.	6,105.
les Septante.	7,070.
Ère des juifs, celle qu'ils suivent encore aujourd'hui.	5,615.
Èpoque du déluge de Noé suivant la Bible.	

Source: PEIGNOT, G. **Dictionnaire raisonné de bibliologie**, tomo I. Paris: Chez Villier, 1802a. p. 216.

Ce processus (et produit) classificatoire placé sous la notion de tableau est multiplié dans l'entrée « système bibliographique » (Peignot, 1802b, p. 201). Ici sont présentés l'ensemble des « cadres » de la connaissance humaine, c'est-à-dire « l'image » de ces classifications ; il s'agit en même temps de présenter une explication de la manière dont ces cadres ont été construits.

Une autre apparition importante du mot tableau chez Peignot (1802a, p. 216) est en relation avec le concept de tableau

synoptique. Dans l'entrée Etymologiste, traitant des fonctions théorico-historiques de l'étymologue, l'accent est mis sur la nécessité de construire un tableau synoptique ou une sorte d'alphabet universel, avec des sons et des lettres simples qui permettent cette formalisation. L'idée du tableau synoptique finit par soutenir la proposition monumentale de l'ouvrage : reconnaître, organiser et classer la Bibliologie, ou la science générale du livre. À la fin de l'ouvrage, Gabriel Peignot (1802a, p. 473) présente le « *Tableau synoptique de la Bibliologie ou aperçu méthodique de toutes les parties essentielles qui composent cette Science* ».

Figure 3. Fragment du « Tableau synoptique de Bibliologie de Gabriel Peignot » (1802a, p. 473)

TABLEAU SYNOPTIQUE (1)
DE BIBLIOLOGIE,
O U
APPERÇU MÉTHODIQUE
DE TOUTES LES PARTIES ESSENTIELLES
QUI COMPOSENT CETTE SCIENCE.

La BIBLIOLOGIE ou science des livres, renferme :

- 1°. La GLOSSOLOGIE ou science des langues.
- 2°. La DIPLOMATIQUE ou science des écritures.
- 3°. La BIBLIOPÉE ou composition des livres.
- 4°. La TYPOGRAPHIE ou science de l'imprimerie.
- 5°. La BIBLIOPOLIE ou science de la librairie.
- 6°. La BIBLIOGRAPHIE ou connaissance des livres.
- 7°. L'HISTOIRE-LITTÉRAIRE universelle.

Source: PEIGNOT, G. **Dictionnaire raisonné de bibliologie**, volume I. Paris: Chez Villier, 1802a.

Ce tableau (figure 3), souligne Peignot (1802a, p. 473) dans une note de bas de page du tableau Bibliologie, est le résultat d'un travail synoptique détaillé : c'est une classification profonde et méthodique des sciences bibliologiques, décomposées dans toutes ses parties. Il s'agit, selon les mots de Peignot, de définir en un seul tableau une véritable encyclopédie. On voit ici le rapport entre méthode et résultat, entre abstraction et présentation, entre

imagination et image, présent dans la production de la pensée de Peignot sur l'idée de tableau, directement liée à la notion de schéma chez Paul Otlet (1934).

Le schéma bibliologique et les formes symboliques

Estivals (2000, p. 68) affirme que le terme synoptique répond directement à un adjectif qui accompagne le tableau tout au long de la production notionnelle dans les études bibliologiques. Deux idées sont réunies : la notion de synthèse et la notion de visibilité. La première résulte d'une activité intellectuelle, l'autre d'un processus linguistique. Ce dernier aboutit à des concepts généraux, des mots, des plans ou des catégories de schémas linguistiques, ou simplement des schémas métatextuels.

« Tableau » est abordé par Estivals (2000, p. 70) comme synonyme de matrice et il précise qu'il constitue une représentation à la fois graphique et symbolique de variations reconnues d'une ou plusieurs catégories de phénomènes. Sa représentation est graphique ou linéaire, généralement sous la forme d'un rectangle ou d'un carré. Cette vision descriptive place naturellement la notion de tableau dans une tendance purement visuelle. Plus précisément, cette idée notionnelle pointerait presque exclusivement vers l'utilisation de l'idée de matrice comme ressource méthodologique pour la description qualitative et/ou quantitative de certains phénomènes. Le résultat est la présentation, par exemple, de diagrammes, d'organigrammes, de réseaux, de schémas graphiques.

Néanmoins, le jeu entre intellect et langage est celui qui nous semble le plus pertinent dans la construction du concept de tableau depuis la pensée de Gabriel Peignot, jusqu'à arriver au concept de schème chez Paul Otlet. Au fond, comme le rappelle la pensée même d'Estivals, le processus de construction de tableau répond et s'inscrit dans l'ensemble des processus analytiques en vue de la synthèse. La représentation graphique des données dans des

tableaux ou des matrices n'est que la conséquence sensible de ce processus.

L'approche articulée et approfondie de la notion de tableau attire notre attention sur l'usage du terme à l'origine de la pensée bibliologique de Gabriel Peignot et appelle une autre interprétation des rapprochements entre langage et processus intellectuel. En d'autres termes, selon l'interprétation cassirienne des formations et des formes symboliques, nous pensons que l'hypothèse cognitive du « schème bibliologique » tissé par Peignot (1802a, 1802b), Otlet (1934) et Estivals (2000) peut plutôt s'interpréter comme processus de construction symbolique – notre objectif serait de vérifier comment la notion, par exemple d'« archétype » dans la pensée bibliologique apportée par Robert Estivals (2000, p. 26) et corrélée avec Claude Lévi-Strauss, Jean Piaget et Carl Gustav Jung montre la complexité des relations entre esprit et langage. En ce sens, le tableau est plus une forme symbolique qu'une entité cognitive pure lorsqu'il s'agit de son état pré-représentatif.

Cette relation nous intéresse objectivement en raison du rapprochement opéré par la pensée d'Ernst Cassirer entre mythe, science et art dans la tentative de définir une « philosophie de l'homme ». Une « archéologie philosophique du schème », ayant pour filiation d'approche la « philosophie des formes symboliques », serait utile pour montrer l'impact du concept sur les études bibliologiques et sur toute la construction de la pensée dite informationnelle dans le contexte contemporain de l'épistémologie de la Science de l'Information.

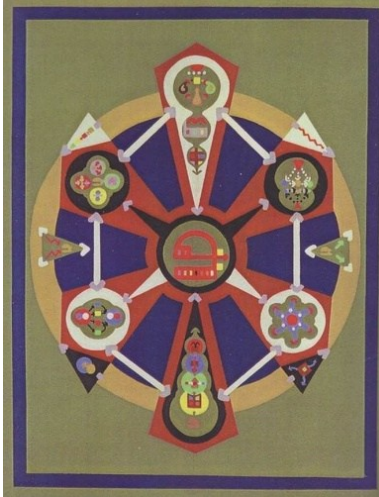
Plus spécifiquement, en ce qui concerne la Bibliologie elle-même, c'est-à-dire la science générale du livre, du document et de la communication écrite (et ses variantes), entre Peignot-Otlet-Estivals, on comprend que « schéma » révèle un fragment conceptuel qui résonne ici et là, sous des noms différents. Il est à la fois dans la construction d'une vision encyclopédique du monde, absente des énoncés épistémologiques standards du physicalisme, et dans la construction d'une manière scientifique de définir la connaissance, en la recherchant dans les discours d'une partie de

ce qui s'appelait Documentation, Bibliologie, Bibliothéconomie et Science de l'Information au XXe siècle.

L'approche de la pensée cassirienne permet par exemple de percevoir l'ampleur et la profondeur de cette « archéologie philosophique » : schéma s'insère dans les deux directions épistémologiques évoquées plus haut au sein de la construction du « discours du pouvoir épistémique » de la Bibliologie. Mais cela permet aussi (et cela devient élémentaire étant donné l'examen de la notion ici mis en avant) de comprendre comment et pourquoi le schéma est à la fois source de construction d'une science et germe de construction d'un mouvement artistique de la théorie esthétique du schéma, ou simplement l'avant-garde artistique du schématisme, avec des influences, par exemple, de Kandinsky et Malévitch.

La figure 4 représente le tableau « La médaille ou La Bibliologie », résultat du développement artistique du concept de « schéma systématique ».

Figure 4. *La médaille ou La Bibliologie*



Source: ESTIVALS, Robert. **Le schématisme**. Noyers-sur-Serein (France): Société de Schématologie et de Bibliologie, 2002.

Ce que nous avons remarqué jusqu'à présent, c'est que le « schème » représente une sorte (avant le processus intellectuel et avant la construction – produit, matériel a *posteriori*– du langage) de formation symbolique, fruit d'intersubjectivités et résultat des intersubjectivités de l'art et des sciences. Tout comme Cassirer (2011) nous permet de le penser, nous identifions ici un élément qui permet de comprendre la multiplicité des formes dans un champ de connaissance. Une certaine « activité libre de l'intellect », qui dans notre appropriation se rapproche d'une activité intersubjective, aboutit à la construction d'un vaste territoire d'images, d'imaginaires, de prouesses linguistiques et d'actions constructives dans le monde socio-épistémique. Le schéma, en ce sens, représente une unité à la fois pour comprendre l'épistémologie des études informationnelles et pour revoir son historiographie (qu'il s'agisse d'une technique informationnelle ou de l'épistème elle-même).

Considérations Finales

En ce qui concerne strictement le schéma, il nous manque encore un ensemble de dialogues théoriques et d'approfondissement du concept en question (ainsi que ses dimensions distinctes d'appropriation et de répercussion, comme sa manifestation dans les thésaurus, les schémas classificatoires en général, etc.). Le dialogue avec les noms de l'Anthropologie et ceux qui, dans une certaine mesure, sous-tendent la pensée schématique des bibliologues de la génération 1968, comme Jung et Piaget, tend à élargir quantitativement et qualitativement le discours « archéologique » sur le concept et ses fragments au sein de l'épistémologie de la Science de l'Information.

Précisément sur la question conceptuelle, le débat avec le concept de « forme », également élémentaire pour la construction du concept de « schéma », était ici absent. Une autre option dans ce travail était de distinguer Gabriel Peignot et l'explication d'une « science générale » dans son *Dictionnaire* comme point de départ

du début de l'archéologie philosophique. L'œuvre est, en ce sens, le « terrain » de la géoconceptualité que nous cherchons à décrire. Spécifiquement sur ce substrat, un axe central d'analyse ne peut être développé ici : l'étude du concept de table, pris par Peignot (1802b) comme une entrée singulière de son œuvre. Ici, nous pouvons tout trouver, depuis le sens qui répond à la « matière » et au « support » jusqu'à celui qui prête attention à la « forme » du contenu et à sa disposition des éléments. Il est reconnu cependant que ce fragment et bien d'autres peuvent (et doivent) être récupérés dans des extensions entre hypocentres et hypercentres conceptuels plus extrêmes : par exemple, en cherchant à Alexandrie des usages synoptiques, à la fois intellectuels et imagés, pour comprendre une telle ascendance, ou tout simplement, l'*arkhé* de la « cosmologie symbolique » du « schéma ».

Plus spécifiquement, la rationalité symbolique serait probablement, au sein de l'hellénisme, dans l'appropriation de la méthode et de la pensée bibliologique aristotélicienne : l'application de sa Rhétorique et de sa Poétique, ainsi que ses pratiques de catégorisation dans le monde des pratiques bibliologiques réalisées par la vision du Stagirite, lancé dans le contexte de la Bibliothèque d'Alexandrie, définirait, selon les mots de Christian Jacob (2008, p. 51), « un nouveau rapport du temps et de l'espace », que nous considérons ici comme strictement symbolique (un symbolisme qui imprègne et définit tous les mécanismes d'appréhension de la réalité). C'est certainement dans un objet concret spécifique que l'on a pu trouver la grande force hypocentrique d'une des incursions philosophico-archéologiques les plus profondes : les tablettes du poète et bibliothécaire Callimaque composées de 120 rouleaux qui ont révélé le passage de la classification topographique à une classification conventionnelle comme principe de représentation descriptive, ou catalogage – ce principe n'est rien d'autre que la recherche de l'universel (*kathólon* – universel, general). Il s'agit probablement, chez *Pinakes*, du délire symbolique d'une totalité en synthèse, abstraite et en même temps fixée comme une œuvre d'art sur un support durable.

Références

ABBAGNANO, N. **Dicionário de filosofia**. 4. ed. São Paulo: Martins Fontes, 2007.

BARATIN, M. Da biblioteca à gramática: o paradigma da acumulação. *In*: BARATIN, M.; JACOB, C. **O Poder das bibliotecas: a memória dos livros no Ocidente**. Rio de Janeiro: UFRJ, 2008. p. 227-233.

BRIET, S. **Qu'est-ce que la documentation?** Paris : Éditions Documentaires Industrielles et Techniques, 1951.

CASSIRER, E. **Ensaio sobre o homem**: introdução a uma filosofia da cultura humana. São Paulo: Martins Fontes, 1994.

CASSIRER, E. **A filosofia das formas simbólicas**; Primeira parte: A linguagem. São Paulo: Martins Fontes, 2001.

CASSIRER, E. **A filosofia das formas simbólicas**; Segunda Parte: O pensamento mítico. São Paulo: Martins Fontes, 2004.

CASSIRER, E. **A filosofia das formas simbólicas**; Terceira parte: Fenomenologia do conhecimento. São Paulo: Martins Fontes, 2011.

ESTIVALS, R. Theorie lexicale de la schematisation. **Schéma et schématisation**: revue de schématologie et de bibliologie, n. 52, p. 5-72, 2000.

ESTIVALS, R. **Le schématisme**. Noyers-sur-serein (França): Société de Schématologie et de Bibliologie, 2002.

ESTIVALS, R. **Le signisme**: l'histoire du schématisme I. Paris: L'Harmatan, 2005.

ESTIVALS, R. **Les écoles du schématisme et de la schématologie**: l'histoire du schématisme II. Paris: L'Harmatan, 2007.

ESTIVALS, R. A Dialética contraditória e complementar do escrito e do documento. **R. Esc. Bibliotecon. UFMG**, Belo Horizonte, v. 10, n. 2, p. 121-152, set. 1981.

ESTIVALS, R. História de la bibliologia. **Item: Revista de Biblioteconomia i Documentació**, Barcelona, n. 11, p. 25-41, 1992.

JAPIASSU, H.; MARCONDES, D. **Dicionário básico de filosofia**. Rio de Janeiro: Jorge Zahar, 2001.

FROHMANN, B. Documentation redux: prolegomenon to (another) philosophy of information. **Library Trends**, v. 52, n. 3, p. 387-407, win. 2004.

FROHMANN, B. Reference, representation, and the materiality of documents. *In*: COLÓQUIO CIENTÍFICO INTERNACIONAL DA REDE MUSSI. 2011. **Anais[...]** Toulouse: Université de Toulouse 3, 2011.

FROHMANN, B. Revisiting “what is a document?”. **Journal of documentation**, v. 65, n. 2, p. 291-303, 2009.

JACOB, C. Ler para escrever: navegações alexandrinas. *In*: BARATIN, M.; JACOB, C. **O Poder das bibliotecas: a memória dos livros no Ocidente**. Rio de Janeiro: UFRJ, 2008. p. 45-73.

LAROUSSE. **Dictionnaires de français Larousse**. Disponível em: <http://www.larousse.fr/dictionnaires/francais>. Acesso em: 10 ago. 2014.

MALLARMÉ, S. **Divagações**. Florianópolis: Ed. da EFSC, 2010.

OTLET, P. Letter from Paul Otlet, 24 march 1895. *In*: VANN, S.K. **Melvil Dewey: his enduring presence in Librarianship**. Littleton (Colorado): Libraries Unlimited, 1978. 189 p.

OTLET, P. L'organisation des travaux scientifiques. *In*: ASSOCIATION FRANÇAISE POUR L'AVANCEMENT DES

SCIENCES. **Anais** [...]. Conférences faites en 1919-1921. Paris: Association Française pour L'Avancement des Sciences, 1919. p. 13-50. Conferência proferida em 23 de fevereiro de 1919.

OTLET, P. **Traité de documentation**: le livre sur le livre: théorie et pratique. Bruxelles: Editiones Mundaneum, 1934.

OTLET, P. **Dictionnaire raisonné de bibliologie**, tomo II. Paris: Chez Villier, 1802.

PEIGNOT, G. **Dictionnaire raisonné de bibliologie**, tomo I. Paris: Chez Villier, 1802.

SALDANHA, G. S. **Uma filosofia da Ciência da Informação**: linguagem, organização dos saberes e transgramáticas. Tese (Instituto Brasileiro de Informação em Ciência e Tecnologia (IBICT); Faculdade de Administração e Ciências Contábeis (FACC); Universidade Federal do Rio de Janeiro (UFRJ) - Rio de Janeiro, 2012.

WITTGENSTEIN, L. **Culture and value**. Oxford: Blackweall, 1980.

WITTGENSTEIN, L. **Da certeza**. Lisboa: ed. 70, 1990.

WITTGENSTEIN, L. **Investigações Filosóficas**. 2. ed. São Paulo: Abril Cultural, 1979.

WITTGENSTEIN, L. **O Livro azul**. Lisboa: Ed.70, 1992a.

WITTGENSTEIN, L. **O Livro castanho**. Rio de Janeiro: Edições 70, 1992b.

WITTGENSTEIN, L. **Observações filosóficas**. São Paulo: Loyola, 2005.

WITTGENSTEIN, L. **Tractatus logico-philosophicus**. São Paulo: Ed. Nacional; Edusp, 1968.

WITTGENSTEIN, L. **Tratado Lógico Filosófico; Investigações filosóficas**. 3. ed. Lisboa: Fundação Calouste Gulbenkian, 2002.